

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 33. — Mars 1870.

MISSIONS DE MACKENZIE.

Depuis son retour dans son vicariat, Mgr Faraud s'était par-dessus tout préoccupé de deux choses du plus haut intérêt pour les immenses missions confiées à son zèle : la consécration de son coadjuteur élu, Mgr Clut, et l'établissement d'une communauté de religieuses au centre du vicariat, à la mission de la Providence. Les religieuses, au nombre de sept, étaient parties de Montréal, et Mgr Taché avait accepté le soin de les accompagner jusqu'à la mission de Notre-Dame des Victoires, au lac la Biche, où devait se trouver en même temps que lui Mgr Grandin. Les deux prélats devaient y être rejoints par Mgr Faraud, qui, accompagné de son futur coadjuteur, devait venir à la rencontre des Sœurs. La présence simultanée de trois Évêques dans un centre considérable de

mission créait une occasion on ne peut plus favorable pour la consécration solennelle de Mgr CLUT. Cette imposante cérémonie devait donc se faire à Notre Dame des Victoires, dans les meilleures conditions pour frapper l'esprit des sauvages qui fréquentent ce poste, et leur donner la plus haute idée des splendeurs de notre sainte religion.

Malheureusement, au moment où Mgr FARAUD s'apprêtait à partir, il reçut une lettre de Mgr TACHÉ annonçant son départ et celui de Mgr GRANDIN pour la France à l'occasion du chapitre général de 1867. C'était une grave contrariété, mais le sacre de Mgr CLUT ne pouvant être différé trop longtemps sans de notables inconvénients, Mgr FARAUD résolut de faire usage des pouvoirs très-étendus que le Saint-Père lui avait donnés pour la consécration de son coadjuteur. En conséquence, il décida que Mgr CLUT demeurerait à la mission de la Nativité où il attendrait son retour, et que deux Pères tiendraient la place des deux Évêques assistants qui faisaient défaut.

Ce point étant ainsi réglé on ne songea plus qu'au voyage. Déjà pendant deux années entières (1866-1867), Mgr FARAUD avait mis tout en œuvre pour en assurer le succès. Il avait loué une berge avec tous ses agrès et engagé des rameurs et un guide pour la monter. Le point le plus difficile était l'approvisionnement des voyageurs. Les vivres étaient rares, et à la mission de la Providence on avait dû se mettre à la ration pour ne pas s'exposer à la famine; les employés de la Compagnie de la baie d'Hudson n'étaient pas non plus largement fournis. Il fallait cependant trouver des vivres pour deux ou trois mois, et pour toute la caravane qui partait avec Monseigneur A force de chercher, il avait fini par se procurer environ les deux tiers de ce qu'il lui fallait pour l'aller, se confiant à Dieu pour le retour.

Laissons maintenant Mgr FARAUD lui-même nous raconter la première partie de ce voyage, pendant lequel sa patience fut souvent mise à de rudes épreuves.

Pour éviter de me trouver seul à tenter le voyage aventureux de la rivière la Biche, j'avais obtenu, à force de prières, que la Compagnie enverrait une berge avec la mienne. Dès le 15 mai 1867, à la mission de la Nativité, cette berge, le guide et le rameur étaient prêts à partir ; j'attendais moi-même d'un jour à l'autre mon guide et mon rameur qui remontaient à travers les glaçons la grande rivière des Esclaves. On se fatigue vite à attendre ; aussi j'avais tous les jours de longs et ennuyeux combats à soutenir pour empêcher les serviteurs de la Compagnie de partir. A bout de patience, ils devaient, le 3 juin, nous laisser à notre propre sort. Le samedi, premier du mois, je n'avais pas encore de nouvelles. Etait-il arrivé quelque malheur ? Les sauvages engagés auraient-ils refusé de remplir leurs engagements ? Le guide lui-même n'aurait-il pas été effrayé des dangers à courir sur une rivière encore inexplorée ? Telles étaient les questions que je m'adressais avec anxiété...

Si les autres partaient sans nous, tout était perdu. J'avais fait des dépenses inutiles, il fallait renoncer pour le moment à doter mon pauvre vicariat d'un établissement de sœurs. La nuit suivante, je ne dormis pas, et chaque fois que le moindre bruit se faisait entendre au dehors, j'étais en émoi, me figurant qu'enfin mes hommes arrivaient. Ainsi se passa la nuit, ainsi se passa la matinée du jour suivant. Enfin, à midi précis, ma petite caravane arrivait à toutes voiles. *Deo gratias !* un poids immense m'était enlevé. Dès le jour même, je disposai tout pour le départ.

A la nuit tombante, je vois entrer tous mes voyageurs avec des visages consternés. Ils viennent m'annoncer solennellement qu'ils sont résolus à ne pas aller plus loin. Bonne nouvelle pour me consoler de mes dernières inquiétudes !

Un sauvage ne raisonne guère, et comme il est naturellement égoïste, quand une chose l'ennuie ou qu'il s'entête, il

se met fort peu en peine des embarras qu'il peut susciter aux autres. Ce n'était pas le moment d'user d'autorité, je préférai prendre la chose en plaisantant et je donnai à chacun un peu de tabac qu'ils se mirent à fumer. Un moment après, je pus leur parler sérieusement, leur rappelant ce que jusqu'à ce jour j'avais fait pour eux, et le blâme qu'ils encourraient de tout côté si, donnant suite à leur projet, ils venaient à m'abandonner. Mon triomphe fut complet, chacun prétendait que ce n'était pas lui, mais les autres qui refusaient de partir. « Puisqu'il en est ainsi, leur dis-je, tenez-vous prêts pour demain matin. »

Le lendemain matin, en effet, 3 juin, nous nous mîmes en route, espérant tout de la protection divine. Le premier jour, tout alla bien ; nous remontions la grande rivière Athabaskaw, connue de tous les voyageurs. Nous n'avions à souffrir que d'une chaleur excessive et des tracasseries de myriades de cousins. Une fois pourtant je crus que tout allait être perdu ; des sauvages qui prétendaient bien connaître la rivière la Biche, que nous devions suivre, crièrent aux nôtres que nous étions des téméraires et qu'assurément plusieurs d'entre nous périraient dans ce voyage. Il n'en fallait pas tant pour les abattre, je n'eus d'autre ressource, pour leur rendre le courage, que de leur rappeler la réputation de menteurs des Cris infidèles qui leur avaient parlé.

Le lendemain, nous entrions dans la rivière tant redoutée. Il était curieux de voir la mine effarée de nos pauvres Montagnais, qui s'imaginaient être à la veille de leur dernier jour. Le bon Dieu permit que les eaux, généralement basses dans cette saison, fussent assez hautes pour couvrir tous les petits rapides, de sorte que, au lieu de rencontrer une multitude d'obstacles, comme nous nous y attendions, notre barque avançait avec une merveilleuse facilité. Le soir même nos sauvages étaient rassurés et les chants recommencèrent.

Cependant un obstacle sérieux allait bientôt se dresser devant nous, c'était le grand Rapide. Je vais essayer d'en donner une idée.

En cet endroit, la rivière la Biche est au moins aussi large

que le Rhône et roule un volume d'eau aussi considérable. De chaque côté s'élèvent des rives de pierres mollasses qui surplombent et semblent menacer la tête du voyageur. Leur hauteur doit être en moyenne de 30 à 40 mètres. Au-dessus du rapide, elles sont encore plus hautes. Ces énormes blocs, minés par le temps et rompus par les glaces, ont formé au milieu de la rivière une masse compacte recouverte d'alluvion et de sable où poussent de grands sapins. Cette île, en interceptant le cours de la rivière, a forcé l'eau à s'ouvrir violemment un passage de chaque côté. Le courant étant déjà très-fort au-dessus de l'île, l'eau vient se briser sur les blocs énormes qui lui servent de contre-forts, puis retombe en mugissant et forme des cascades qui se succèdent jusqu'au bas de l'île, où les deux bras de la rivière se réunissent, présentant à leur confluent des houles de 2 à 3 mètres de haut. Les eaux s'entre-choquant et se brisant contre les rochers font un bruit à la fois sourd et strident, plus fort que cent coups de canon de gros calibre partant à la fois.

Voilà l'obstacle que nous avions devant nous et qu'il s'agissait de franchir. Les deux rives s'élevant à pic au-dessus de l'eau ne permettent pas d'y aborder, il faut donc atteindre l'île au confluent des deux rapides, au milieu des flots bouillonnants. Assurément des Européens ne se tireraient pas d'affaire avec les faibles moyens dont nous disposons ; nous n'avons que deux berges, un bout de câble, quelques longues perches, deux cordeaux ayant à peine 1 décimètre de circonférence, et des rames. Nous passerons cependant! Voici comment nous nous y prenons : les huit hommes les plus forts et les plus courageux entrent dans une des berges, attachent à l'autre qui reste amarrée un bout de cordeau destiné à la haler quand ils auront atteint le rivage de l'île ; un autre cordeau, attaché à la berge qui part, demeure entre les mains des voyageurs qui restent à terre pour l'empêcher d'être entraînée par le courant contre les rocs. Ces précautions prises, la barque est lancée dans les houles... Tantôt elle disparaît, tantôt elle surnage. Les voyageurs rament de toutes leurs forces sans tenir compte des lames qui viennent les fouetter au visage. Un mo-

ment ils paraissent entraînés, puis ils avancent un peu, enfin avec leurs longues perches ils ont pu atteindre le fond, et un effort suprême les conduit jusqu'au pied de l'île, où ils amarrent la berge. Aussitôt un signal est donné. A notre tour, dans la seconde berge, nous nous élançons dans les houles, nos hommes rament, ceux qui ont atteint l'île nous halent avec les deux cordeaux. Au moment du plus grand danger, un cordeau casse... Pour la première fois je frémis, mon front se couvre d'une sueur froide. Nous ne tenons plus que par un fil au-dessus de l'abîme ; s'il casse, nous sommes perdus. Mais ce fil, fortifié par une main divine, tient bon, et en quelques minutes nous pouvons rejoindre nos compagnons de voyage... Nous pouvons enfin respirer.

Il nous fallut une grande journée pour frayer un chemin aux berges à travers cette île, qui a environ 1 mille de longueur. Nos hommes exécutèrent gaiement ce travail pénible, et le lendemain nons étions prêts à continuer notre route.

Le reste du voyage s'accomplit sans incident remarquable. Le pays que nous traversions était à peu près inhabité, les animaux sauvages y abondaient, et plus d'une fois nos voyageurs firent halte pour aller en poursuivre quelques-uns qui, tombant en leur pouvoir, venaient très à propos rompre la monotonie de notre nourriture habituelle, en nous permettant de manger de la viande fraîche. Après mille détours ennuyeux et des inquiétudes constantes, car personne ne connaissait la rivière que nous suivions, des eaux rougeâtres nous annoncèrent l'entrée de la petite rivière la Biche. Ce fut un vrai moment de réjouissance, nous étions en pays connu. Le but de notre voyage était pourtant encore assez éloigné, mais enfin, à force de remonter de petits rapides et de serpenter dans les prairies, le 25 juin, à midi, le beau lac la Biche déroulait devant nous sa vaste nappe d'eau, et quelques heures après nous étions reçus à la mission au bruit de nombreuses décharges de mousqueterie. C'étaient vingt-deux jours, heure pour heure, après notre départ d'Athabaskaw, et quinze ou vingt jours plus tôt que nous n'avions cru possible d'arriver à la mission.

Ici commence pour Mgr FARAUD une épreuve extrêmement pénible, souvent expérimentée par nos Pères qui travaillent à la gloire de Dieu dans ces régions lointaines. C'est l'épreuve d'une longue attente dans des circonstances tout à fait critiques. On n'était qu'au 25 juin, et les Sœurs, d'après ce qui avait été convenu, devaient arriver seulement le 10 ou le 15 juillet; au fort, il n'y avait pas de provisions; à la mission, le R. P. VÉGREVILLE n'en avait que fort peu et les employés de la Compagnie qui avaient accompagné Monseigneur, trouvant leur charge prête, voulaient repartir aussitôt. Monseigneur dut user d'autorité pour les obliger à attendre, au moins jusqu'au jour fixé pour l'arrivée des Sœurs. On put les nourrir jusqu'au 8, mais la disette commençant alors à se faire sentir, et les Sœurs n'arrivant point, le guide de la Compagnie vint trouver Sa Grandeur pour lui dire que, les provisions étant épuisées, il allait partir immédiatement. De bonnes paroles lui firent prendre patience encore pendant quelques jours.

Un traiteur étant arrivé sur ces entrefaites annonça que les chemins étaient affreux; des pluies torrentielles avaient détrempé les prairies et rendaient les routes presque impraticables. Monseigneur envoya plusieurs hommes avec quatre bœufs pour aider la caravane à sortir des mauvais pas, dans lesquels il la supposait engagée. Trois jours après, des chasseurs venant de la prairie déclarèrent avoir rencontré ces hommes continuant leur route et toujours à la recherche de la caravane. Ce fut un moment pénible pour Monseigneur : ses compagnons continuaient à vouloir partir, il ne savait plus comment s'y prendre pour les retenir.

Une fausse nouvelle, arrivée fort à propos, leur rendit le courage pour quelques jours encore : un jeune homme venant du fort Pitt assura que les Sœurs, quand il était parti

de ce poste, étaient sur le point d'y arriver. Cette annonce et surtout les provisions que l'on venait de recevoir au fort firent prendre patience jusqu'au samedi 19 juillet. Mais ce jour-là les employés de la Compagnie déclarèrent qu'ils partiraient définitivement le 21, si on n'avait rien de certain à leur dire sur l'arrivée des religieuses. Monseigneur dépêcha aussitôt un jeune homme qui partit au galop et alla jusqu'à deux journées de marche aux informations; le lendemain il revint sans avoir rien appris. « J'assistai alors, dit Monseigneur, à une scène vraiment tragique : je ne pouvais plus retenir les serviteurs de la Compagnie, leur devoir les appelait ailleurs. Nos sauvages pleuraient, se lamentaient, se croyant à tout jamais perdus. Ils demandèrent au guide de les laisser partir avec lui. Celui-ci leur répondit sérieusement que s'ils me quittaient, il les jetterait à l'eau. Il fallut bien se résoudre. »

Les sauvages demeurés seuls avec Monseigneur firent contre mauvaise fortune bon cœur, et exprimèrent leur résolution d'attendre autant qu'il le faudrait et de ne pas abandonner leur Père. Le 25 au soir, les hommes qui avaient été envoyés quinze jours auparavant à la recherche des Sœurs revinrent à la mission excessivement fatigués, mais n'apportant encore aucune nouvelle. Enfin le 27 à la nuit tombante, un Cri tout couvert de plumes, à moitié nu, bariolé de différentes couleurs, arriva à bride abattue, sous une pluie battante. Il était porteur d'une lettre du R. P. Lacombe annonçant qu'il arrivait avec les Sœurs au fort Pitt et que le 29 il serait à Notre-Dame des Victoires. Ce fut une grande joie pour Monseigneur, les sauvages la partageaient et l'exprimèrent bruyamment, selon leur habitude.

Cependant la date fixée par le R. P. Lacombe était évidemment trop rapprochée ; les religieuses du lac

la Biche voulurent néanmoins y croire et se mirent en route pour aller au-devant de leurs Sœurs; mal leur en prit, car après une journée de course inutile elles durent coucher à la belle étoile, et revinrent le lendemain brisées de fatigue, sans avoir rien vu.

Enfin le 31, Monseigneur pensa que les voyageuses ne devaient pas être loin, et montant à cheval ainsi que le R. P. Végreville, il alla à leur rencontre. A 2 kilomètres du lac la Biche, la caravane si longtemps attendue fut signalée par une bonne vieille femme que Monseigneur saluait en passant. Un instant après, il bénissait ses nouvelles filles et les conduisait en triomphe à Notre-Dame des Victoires, où depuis trente-six jours il les avait attendues avec tant d'impatience.

On commença immédiatement les préparatifs du départ, qui eut lieu dès le surlendemain. Nous ne ferons point ici le récit du retour, il présente à peu près les mêmes péripéties que le voyage précédent; nous dirons seulement que les voyageurs éprouvèrent encore mieux la protection de la divine Providence. Les eaux avaient baissé dans la rivière la Biche, les bagages étaient plus pesants et les voyageurs plus nombreux; en outre ils étaient réduits à leurs propres forces, ayant été abandonnés par les employés de la Compagnie. Ils avaient eu dès les premiers jours la triste perspective de faire à pied, pour soulager la berge, une grande partie du chemin et l'auraient fait en réalité si Dieu n'avait envoyé des pluies abondantes qui firent grossir la rivière. Au passage du grand rapide, malgré leurs craintes, ils n'éprouvèrent pas d'accidents sérieux; enfin le voyage fut heureux autant qu'il pouvait l'être dans de telles conditions, et le 13 août à deux heures de l'après-midi on débarquait à la mission de la Nativité.

Mgr Clut écrivant au T.-R. P. Supérieur général ra-

conte l'arrivée de nos voyageurs et la cérémonie solennelle de sa consécration. Nous empruntons à sa lettre les lignes qui vont suivre.

Nous ne savions à quoi attribuer la longue absence de Mgr Faraud. Nous étions dans les plus vives inquiétudes, nous en ressentîmes d'autant plus de joie lorsque nous aperçûmes la barque qui le ramenait. Un petit pavillon français qui flottait à l'arrière nous assurait de la réussite du voyage, et en effet bientôt nous pûmes distinguer les religieuses. Nous eussions été heureux d'aller au-devant de ces nobles voyageurs, mais la chose était impossible : nous n'avions pas une embarcation à notre service. Nos Indiens, Montagnais et Cris, qui avaient été invités, pour la circonstance, à se rendre à la mission, fatigués d'attendre si longtemps et à bout de provisions, étaient partis pour la plupart. Les serviteurs de la Compagnie et ceux de la mission, occupés au loin à faire les foins, avaient emmené toutes les pirogues. Dans l'impossibilité d'aller saluer les arrivants sur notre beau lac, nous les saluâmes de loin avec notre petite cloche, et nous les attendîmes sur le rivage, en face de l'église. Les RR. PP. Eynard et Tissier étaient à mes côtés. Nous étions tous trois revêtus du costume de chœur. Mgr d'Anemour, après nous avoir donné l'accolade fraternelle et béni notre petite population du fort et de la mission, ainsi que cinq à six familles sauvages encore présentes, se revêtit du rochet, de l'étole et de la mozette épiscopale, et nous entrâmes à l'église. Un protestant de mes amis m'avait fait présent d'un petit harmonium ; on le plaça devant une des religieuses, qui accompagna, à la grande admiration de tous les assistants, un *Magnificat* en partie chanté par les sœurs, et Monseigneur donna la bénédiction solennelle, après quoi je reçus Sa Grandeur et nos intrépides religieuses dans ma maison.

Nous ne tardâmes pas à tenir conseil pour fixer le jour de ma consécration. Nous étions au 13 août. Mgr d'Anemour avait à peine, en fait de vivres, de quoi achever son voyage ; j'étais moi-même tout à fait au dépourvu, c'était tout au plus si j'a-

vais le nécessaire pour notre mission. Il m'était impossible de nourrir Mgr Faraud et sa caravane pendant plusieurs jours sans m'exposer à la disette. De plus, Sa Grandeur était obligée de repartir au plus tôt pour permettre au R. P. Grouard d'aller faire ses missions, et le R. P. Tissier, venu pour la cérémonie, aurait déjà dû se trouver chez les Castors, qui l'attendaient depuis longtemps. Nous ne pouvions donc différer davantage, et le 15 août, jour de l'Assomption de la très-sainte Vierge, fut fixé pour le sacre.

La journée du lendemain 14 fut employée aux préparatifs de la fête. Le jour de l'Assomption, Mgr Faraud ouvrit la cérémonie par un sermon de circonstance, dans lequel il fut un peu trop pathétique et toucha la fibre sensible de mon cœur. Je pus cependant contenir mes larmes. Le moment de la prestation du serment venu, je me croyais ferme et je voulais lire la formule d'un ton assuré. Mais voilà que ma voix me trahit et je me sens comme étouffé par les sanglots; malgré mon émotion, je continuai à lire : je fis des efforts inouïs pour articuler les dix premières lignes et je n'y parvins qu'à grand'peine. Enfin je pus dominer mon émotion et la cérémonie se continua très-bien. A la fin, je donnai la bénédiction solennelle. Je dois vous dire, mon très-révérend Père, que, comme vous me l'aviez recommandé, vous avez eu la plus large part à cette première bénédiction. J'ai béni aussi tous vos enfants, mes frères, avec effusion de cœur.

Mgr Faraud, évêque consécrateur, n'avait pour assistant que le Fr. Salasse. Les RR. PP. Eynard et Tissier remplissaient auprès de moi les fonctions d'évêques assistants. Une crosse en bois, tournée par Mgr Faraud, et que j'avais peinte en jaune, était mon premier bâton pastoral. Grâce à la prévoyance de Mgr d'Anemour, nous avions le strict nécessaire pour la cérémonie. Mgr Taché avait eu l'attention de m'envoyer ses gants, les seuls qu'il eût, et un superbe anneau épiscopal.

Mgr d'Anemour voulut me céder tous les honneurs au jour de mon sacre. Il me fit présider au festin de mes noces et le soir chanter les vêpres solennelles et donner la bénédiction.

Comme on le voit par ce récit, la pompe qui accompagna cette auguste cérémonie fut bien modeste. Néanmoins, comme c'était la première fois qu'une solennité de ce genre avait lieu dans ces régions lointaines, elle n'en fit pas moins une vive impression sur tous ceux qui en furent les témoins.

Le lendemain de ce jour mémorable, le nouvel Évêque d'Erindel dut s'adonner à des occupations qui semblent peu en rapport avec la dignité épiscopale dont il venait d'être revêtu, mais auxquelles nos Evêques des missions étrangères sont cependant bien obligés de se dévouer, faute de collaborateurs assez nombreux pour les aider dans leurs travaux. Il s'agissait de payer en marchandises les serviteurs de Mgr FARAUD et de s'occuper de la manière la plus active des préparatifs du nouveau voyage que Sa Grandeur avait encore à faire pour se rendre à la mission de la Providence, où devaient s'établir les religieuses. Le départ eut lieu le soir même. Ce dernier voyage fut très-heureux, à part les fatigues occasionnées par les portages, où tout le monde est obligé de mettre la main à l'œuvre. Le 18 août, les voyageurs arrivaient à la mission de Saint-Joseph et surprenaient le R. P. GASCON et le Fr. HAND. En voyant Monseigneur qu'ils avaient cru mort, ils ne se possédaient pas de joie. Un bon nombre de sauvages étaient réunis en ce lieu, Monseigneur leur fit des instructions et en confirma plusieurs. Après une halte de deux jours, on se remit en route, et enfin le 25 août on abordait à la mission de la Providence, d'où les sauvages étaient partis, mais où le R. P. GROUARD fit aux voyageurs depuis longtemps attendus l'accueil le plus cordial et le plus empressé.

Monseigneur installa immédiatement les religieuses ; elles commencèrent aussitôt l'œuvre pour laquelle elles étaient venues se dévouer, et depuis ce moment elles

coopèrent dans la mesure de leurs forces à l'établissement solide du règne de Dieu dans les âmes.

RAPPORT DE MONSEIGNEUR FARAUD.

(1866-1868.)

Mission de la Providence, 6 mai 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous adresse le compte rendu de nos travaux durant les années 1866 et 1867. Je suivrai à peu près le même ordre que dans les rapports précédents, c'est-à-dire que je parcourrai successivement chacune des missions du vicariat, en faisant connaître les différents faits qui s'y rapportent.

Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw. — En passant l'hiver de 1866-67 à la mission de la Nativité, Athabaskaw, je m'étais proposé de visiter les sauvages de notre belle mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, (fond du lac Athabaskaw). Ils s'y attendaient et il me paraissait presque impossible de manquer à ma parole. Quelques jours avant mon départ, c'est-à-dire le 8 mars, je recevais des lettres m'annonçant qu'un ministre protestant, chassé du lac d'Ours (mission de Sainte-Thérèse) par le R. P. PETITOT, s'était abattu sur notre belle mission de Saint-Michel (fond du lac des Esclaves). Cette mission n'avait pas été comprise dans le programme de nos travaux du printemps, parce que je la croyais à l'abri des attaques de l'hérésie. Il devenait absolument nécessaire de la visiter. Il fallut pour cela changer tous mes plans de